La photographie ancienne révèle l'archéologie des villes : l'exemple de Toulouse antique (fin 19e - milieu 20e s.). Bilan d'une opération de fouille dans les archives photographiques.

Par Emilie Trébuchet

Remerciements : Olivier Dayrens, Claudine Jacquet, Géraud de Lavedan de Casaubon, Pierre-Yves Milcent.

Dans cet article, le site urbain antique de *Tolosa* est abordé à travers la documentation photographique, selon un regard très influencé par la pratique et les méthodes d'investigation de l'archéologie préventive. Au-delà des exemples puisés dans l'archéologie antique, c'est l'approche méthodologique et le discours photographique autour de l'archéologie en milieu urbain dont il sera question ici. Comment la photographie peut-elle nous renseigner et permettre de revisiter certaines données ? Qu'apporte-t-elle à la recherche archéologique sur les villes et leurs monuments ?

Les questions méthodologiques liées à la constitution du corpus photographique seront abordées dans un premier temps. Puis, à partir d'exemples pris dans les photographies de vestiges antiques, seront mis en évidence quelques traits majeurs de la pratique archéologique à Toulouse entre la fin du 19e et le milieu du 20e siècle. Cette vision chronologique du corpus sera finalement complétée par une approche thématique ciblée sur un site, celui de l'amphithéâtre de Purpan-Ancely.

La fondation romaine de Toulouse - *Tolosa* -, est datée du début du 1er s. de notre ère. Sur des terrains vierges, s'opère « une mise en place cohérente de la trame urbaine et des principaux monuments au début du 1er s. ap. J.-C., cette première phase prenant fin avec l'achèvement du rempart dans les années 30 ap. J.-C. » (Gardes, 2015 : 43). La ville possède durant l'Antiquité d'imposants monuments que les archéologues exhument progressivement depuis le 19e s., au gré des aménagements et comme en témoignent notamment les photographies. Au milieu du 20e siècle, les principaux vestiges antiques connus et étudiés sont ainsi les remparts, le théâtre, l'amphithéâtre et l'aqueduc, tous édifiés au 1er s. (Fig. 1), l'habitat n'étant devenu un véritable sujet d'étude qu'après-guerre. Il est possible, autour de la représentation photographique de ces monuments antiques entre 1850 et 1950, de dégager différentes pistes de recherche, historiographique, archéologique et documentaire.

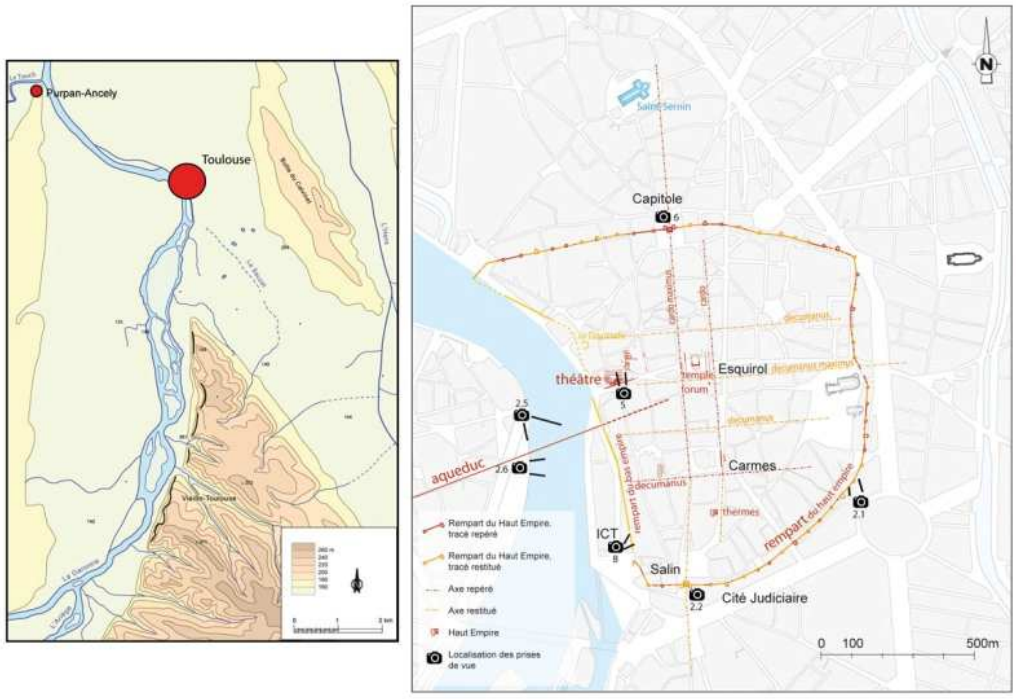


Fig. 1 : Plan de Toulouse antique (©Inrap, Catherine Viers : extrait de Gardes 2015 : 42)

I- Eléments de méthodologie

En milieu urbain, la succession des occupations humaines a mité et transformé le sous-sol aussi bien que les structures bâties. Au fur et à mesure des aménagements, qui peuvent donner lieu à des opérations d'archéologie préventive, des modifications, voire destructions, continuent de survenir. Ces évolutions d'un territoire densément occupé - la ville - induisent un morcellement, souvent plus important qu'en milieu rural, de l'information archéologique de terrain mais aussi son renouvellement permanent. Dans ce contexte, l'archéologue contemporain est amené à accumuler des données et des sources complémentaires. La photographie ancienne, au même titre que les textes et documents figurés, constitue non seulement une preuve, mais aussi un témoin voire un indice susceptible de renouveler ses recherches, tout du moins de les documenter. C'est aussi le regard porté à une certaine époque sur les vestiges et le patrimoine qui transparaît, à travers, parfois, une théâtralisation des sujets qu'il convient de prendre en considération.
Sur l'archéologie des villes françaises, une importante collecte de l'information visuelle reste à faire. Elle devrait permettre notamment de redécouvrir les photographies anciennes pour documenter aussi bien des sites que des méthodes, techniques et acteurs de l'archéologie. Impulsée par une motivation documentaire à l'échelle d'un territoire, elle présente le grand intérêt de mener à la fusion et au regroupement autour d'une thématique, de sources très variées, souvent incomplètes et dispersées dans des lieux de conservation multiples.

Une telle recherche, financée par l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives), a été menée à Toulouse en 2011 sous la direction des Archives municipales[1], puis valorisée en 2015 avec le musée Saint-Raymond, musée des Antiques de

[1] Cette recherche a fait l'objet d'un mémoire, présenté sous la forme d'un catalogue et d'un dossier en ligne sur le site des Archives municipales de Toulouse. Voir Trébuchet 2011 et http://www.archives.toulouse.fr/histoire-de-toulouse/patrimoine-urbain/archeologie-et-photographie

Toulouse, autour de l'exposition « *Dans l'œil du viseur. La photo révèle l'archéo* » qui s'est tenue du 13 mai au 20 septembre (Trébuchet, Jacquet, 2015). Une prospection, doublée d'une fouille dans les fonds d'archives a porté sur la photographie d'archéologie, pour toutes périodes chronologiques et dans les limites actuelles de la commune de Toulouse. Ce sont les sources toulousaines publiques qui ont principalement été consultées, permettant à l'occasion d'observer la multiplicité des fonds photographiques, alors très diversement conservés, traités ou diffusés, selon les moyens et les priorités fixés par les établissements. On peut légitimement penser que cette situation se reproduit dans toutes les régions françaises et que bon nombre de corpus photographiques restent inédits ou sous-exploités, en tout cas méconnus. A Toulouse, des musées, centres d'archives, bibliothèques, associations ou service de l'Etat, et très ponctuellement des archives privées, ont été explorés en 2011 puis partiellement en 2015[2]. D'autres documents sont à découvrir ailleurs, dans la région ou à Paris, et, plus spécifiquement peut-être pour cette ville, dans les archives et collections privées. Il faut noter que toute recherche archivistique ou documentaire trouve ses limites dans l'information disponible à un instant donné et pour la photographie, foisonnante, il va de soi que le travail reste à poursuivre, à la découverte de nouveaux clichés.

La notion de « photographie d'archéologie »

Engager une recherche dans des fonds photographiques anciens, très fournis, a nécessité d'en délimiter précisément le cadre, et donc par extension d'élaborer une définition de la « photographie d'archéologie » sur la longue durée c'est-à-dire depuis le milieu du 19^{e} s., en tenant compte des évolutions importantes de la discipline archéologique et de ses sujets d'étude. L'expression « photographie d'archéologie » est apparue la plus adéquate puisqu'elle permet de rassembler différents types de documents : photographie scientifique (dirigée par un archéologue), photographie de ruines, de voyage, d'architecture ou d'urbanisme, etc. Ainsi a-t-elle été définie comme l'ensemble des photographies qui renseignent sur le passé et l'histoire de l'occupation d'un lieu, qui documentent l'archéologue contemporain, autour d'une même thématique, sans discrimination d'auteur ni d'objectif. Ce sont des photographies qui, quelle que soit leur origine ou leur destination, donnent à voir des vestiges matériels du passé, enfouis ou bâtis, parfois disparus ou transformés. Elles ont été prises ou non dans un but scientifique, aussi bien par des professionnels de la photographie que par des amateurs.

II- L'archéologie toulousaine à travers la photographie des vestiges antiques

Un corpus de photographies peut être traité sous des angles très divers, touchant aussi bien aux contenus des documents qu'à leur auteur ou encore leur support. Ici c'est une approche chronologique des sujets qui est privilégiée, mettant en évidence une évolution des pratiques archéologiques et de leur représentation.

[2] Partenaires du projet : Archives départementales de la Haute-Garonne, Archives Jean Dieuzaide, Archives municipales de Toulouse, Bibliothèque d'Etude et du Patrimoine de Toulouse, Couvent des Jacobins (Toulouse), Direction régionale des affaires culturelle SRA Midi-Pyrénées, Institut Catholique de Toulouse, Institut national de recherches archéologiques préventives, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, Musée des Augustins (Toulouse), Musée du Vieux-Toulouse, Musée Paul-Dupuy (Toulouse), Muséum d'histoire naturelle (Toulouse), Réunion des Musées Nationaux, Service archéologique de Toulouse métropole, Société Archéologique du Midi de la France, SICD-Livre ancien.

1- De l'élévation…

Les archives photographiques toulousaines témoignent bien dès le 19e s. d'une préoccupation forte pour le patrimoine bâti, plus facile d'accès que le patrimoine enfoui. Les monuments et sujets architecturaux en général sont très représentés. Il semble se manifester une conscience aiguë de leur valeur, mais aussi de leur fragilité dans un milieu urbain en rénovation. Le centre de Toulouse connaît en effet de grands chantiers, notamment entre 1867 et 1906 avec le percement en croix des rues de Metz et d'Alsace-Lorraine (Darin 1988 : 495). Les clichés d'édifices en voie de démolition ou de détails architecturaux pris dans le bâti en place sont donc nombreux et la photographie permet d'inventorier, mais aussi de conserver visuellement et de sauver de l'oubli des vestiges du passé menacés. Elle apparaît souvent clairement comme un outil majeur d'enregistrement, comme outil documentaire.

Les monuments toulousains médiévaux ou modernes (portes, églises, sculptures) étant les plus nombreux dans le paysage urbain, les vues en sont d'autant plus fréquentes. Néanmoins, à moindre échelle, un phénomène comparable peut être observé pour les rares vestiges antiques encore partiellement en élévation que sont l'amphithéâtre de Purpan-Ancely, le rempart et une potentielle pile de pont-aqueduc (Fig. 2). Pris dans leur environnement urbain, ou péri-urbain pour l'amphithéâtre, ces vestiges n'apparaissent parfois que comme simples détails sur les clichés ou de manière secondaire. La qualité et les dimensions du support, tel le négatif sur verre qui permet des agrandissements importants, deviennent alors primordiales pour une observation fine. C'est le cas par exemple de photographies prises dans la seconde moitié du 19e s. par Eugène Trutat, qui intègrent des vestiges antiques aujourd'hui disparus, une tour du rempart et la fondation d'une pile d'aqueduc. Le photographe ayant rigoureusement accompagné ses négatifs de mentions manuscrites, il est aisé dans ces deux cas de connaître l'objet principal des prises de vue. Pour la première (Fig. 2 : 1), c'est la tour antique de « Montoulieu », détruite entre 1863 et 1868, qu'il cherche à représenter spécifiquement. Elle est décentrée et située tout à fait en arrière-plan. Par une vue perspective, Trutat donne une place de choix, au premier plan, à la portion dégagée du rempart antique, cherchant à lui rattacher visuellement la tour, tandis que des constructions, en appui sur la muraille, sont venues s'intercaler entre les deux éléments. La succession des trois plans permet ainsi au photographe d'élaborer un discours archéologique sur une large portion de rempart et de replacer la tour dans un ensemble cohérent. Il vient s'ajouter à ces plans le choix de la stéréoscopie, technique destinée à produire une impression de relief en superposant deux prises de vue légèrement décalées, et donc une épaisseur supplémentaire, en vue peut-être de rendre plus « réelle » encore la captation. En bas à gauche du cliché, la présence discrète d'un homme, posant très probablement devant le rempart pour donner l'échelle, dans un environnement étonnamment dépeuplé, suggère enfin elle aussi le soin qu'Eugène Trutat a pu apporter à la construction de sa prise de vue.
La photographie de « la Garonne en amont du Pont Neuf » (Fig. 2 : 5) se caractérise elle aussi par un cadrage large et une recherche évidente de composition pour mettre en valeur le fleuve et son coude. Le point de fuite constitué par la convergence des deux rives est précisément centré. Un parallélisme a été visiblement recherché entre la ligne formée par le quai à gauche et celle formée par le parapet, sur lequel l'appareil repose. Enfin à droite, dans une étroite portion ombragée de l'image, une femme pose sur le parapet. Cette fois encore, le photographe intègre une présence humaine, tout en la reléguant à une place secondaire, presque fantomatique par rapport au sujet principal. Cette pratique relève sans doute autant d'un code culturel relatif à la fabrication de l'image que d'un point de vue humaniste typique du photographe. Les dimensions du négatif et la qualité de l'image permettent en tout cas d'observer de façon très détaillée l'état de conservation, dans la seconde moitié du 19e s., d'un

sujet lui aussi annexe au sujet principal, celui du vestige d'une pile de pont, au milieu de la Garonne. En partie détruite en 1949 et aujourd'hui totalement immergée, cette maçonnerie a fait l'objet en 2014 de recherches subaquatiques. Elles révèlent la destruction d'un des deux massifs visibles sur la photographie de Trutat et remettent en question la datation antique des maçonneries (Claria 2014 : 20-29). Une nouvelle intervention devrait déterminer, par l'étude des soubassements, si la pile a bien des origines antiques.

Ainsi, les deux photographies de Trutat décrites documentent de manière partielle des vestiges de constructions désormais détruits, qui ne pourront définitivement plus être observés que par cet intermédiaire.



Fig. 2 : Les vestiges antiques en élévation à Toulouse à la fin du 19e s.-début du 20e s.
1 : Eugène Trutat, *Toulouse. Tour des anciens remparts au foirail Saint-Etienne*, 1858-1863. Plaque négative stéréoscopique, 9x16 cm / Archives Municipales de Toulouse - dépôt du Musée du Vieux-Toulouse, 51Fi175.
Mention manuscrite de Trutat sur l'enveloppe : «Toulouse. Tours des anciens remparts au foirail St-Etienne. Collodion humide. Manipulations chez Delcros».
La tour Montoulieu (arrière-plan, à droite), est détruite entre 1863 et 1868 lors de la construction du Palais Niel.
2 : Anonyme, *Mur du château Narbonnais*, fin 19e s. Négatif sur verre / Société archéologique du Midi de la France, D00004 : plan rapproché d'une portion du rempart antique qui sert de fondation à la construction médiévale.
3 : Eugène Trutat, *Toulouse : Ruines du cirque de Perpan* [Purpan], fin 19e s. Plaque négative stéréoscopique au collodion, 9x16 cm / Museum d'Histoire Naturelle de Toulouse, PHa.916.03.091.
4 : Eugène Trutat, *Toulouse : au cirque de Purpan*, fin 19e s. Plaque négative au collodion, 13x18 cm / Museum d'Histoire Naturelle de Toulouse, 138_T_063.
5 : Eugène Trutat, *Toulouse - la Garonne en amont du pont Neuf*, fin du 19e s. Plaque négative au gélatino-bromure d'argent, 8x18 cm / Museum d'Histoire Naturelle de Toulouse, Inv. MHNT.PHa.818.01.01. Au milieu de la Garonne, vestige d'une pile du pont-aqueduc, achevé d'être détruit par la grande crue de 1875.
6 : Labouche Frères, *Toulouse. Le clocher de la Dalbade (XVIe s.)*, avant 1926. Carte postale. Au premier plan, la pile du pont-aqueduc avant son dynamitage en 1949 et dont il ne reste plus aujourd'hui que des fondations immergées.

Eugène Trutat : la photographie et l'archéologie

Ce n'est pas un archéologue proprement dit mais un naturaliste, homme curieux de tout et passionné de photographie, qui nous livre essentiellement les premiers clichés des vestiges antiques. Eugène Trutat (1840-1910), conservateur puis directeur du Muséum d'Histoire

naturelle de Toulouse entre 1866 et 1900, a laissé environ 20 000 plaques de verre, aujourd'hui conservées au Muséum (environ 15000 clichés), à la bibliothèque d'Etudes et du Patrimoine et aux Archives municipales de la ville (environ 5000). Ses centres d'intérêt sont variés, allant du paysage au portrait, en passant par les sciences. Il opère de manière systématique, enregistrant méthodiquement tous les sujets qui l'intéressent et se fait en quelque sorte le témoin et narrateur visuel de cette fin du 19e s. Il considère l'appareil photographique comme « un instrument au service de la science, et un outil exceptionnel de représentation de la réalité et de témoignage sur une époque » (Duranthon, Ripoll 2008 : 94). Eugène Trutat suit les avancées de la technique photographique et contribue fortement à sa diffusion et à sa vulgarisation. En 1898, « il donne au muséum le premier cours public de photographie. Il l'assure pendant trois années consécutives. Il y convie les frères Lumière, qui filment à cette occasion la sortie d'un cours, et entretient avec eux des relations suivies » (Bordes 2011 : 21). Membre de la plupart des sociétés savantes de la ville, dont la Société archéologique du Midi de la France dès 1867, E. Trutat est par ailleurs co-fondateur avec Charles Fabre de la Société photographique de Toulouse qu'il présidera à partir de 1894.

Sur l'archéologie, E. Trutat a laissé de nombreuses photographies d'objets ou planches d'objets, de dolmens, de sites ou vestiges historiques et préhistoriques. Ce sont ses propres clichés mais aussi parfois ceux de chercheurs toulousains qu'il côtoie. En tant que géologue et conservateur du muséum, il travaille par exemple avec le préhistorien de renom Emile Cartailhac, avec qui il co-dirige, à sa demande, la revue archéologique « *Matériaux pour l'histoire de l'homme* ». Il participe à des expéditions de repérage et d'enregistrement systématique, par la photographie notamment, des vestiges et sites pré- ou protohistoriques.
Comme il le fait pour les autres domaines scientifiques (il a publié 20 ouvrages techniques), E. Trutat vulgarise dès 1879 les pratiques photographiques de son époque en archéologie dans « *La photographie appliquée à l'archéologie, reproduction des monuments, œuvres d'art, mobilier, inscriptions, manuscrits* » (Trutat 1879). Selon lui, « la photographie des monuments est l'opération que l'archéologue aura le plus ordinairement à effectuer » (Trutat, 1879 : 23). C'est bien d'une archéologie intéressée prioritairement par « les Antiquités », le bâti et l'objet d'art (orfèvrerie, armes, meubles, étoffes, tapisseries, tableaux, émaux, faïences, statues, costumes nationaux, inscriptions et manuscrits sont cités par Trutat), dont il est question dans ce manuel. Ainsi Eugène Trutat, à travers ses collections photographiques, ses écrits et ses centres d'intérêt, établit une passerelle encore fragile en France (Schnapp 1982), entre l'archéologie traditionnelle « humaniste » et l'archéologie de terrain « naturaliste ». Cette dernière, fondée sur l'étude des sols et la géologie, se développe alors fortement dans le Sud-Ouest autour de la Préhistoire, depuis les travaux d'Edouard Lartet (1801-1871).

Deux clichés, pris lors de l'exposition de la Société de Géographie de Toulouse en 1884, dans les sections « archéologie », illustrent cette double vision de la discipline jusqu'au milieu du 20e s. (Fig. 3). La première (Fig. 3 : 1) est très révélatrice des sujets d'étude, des collections et expositions de nombreuses sociétés archéologiques, au 19e et début du 20e siècle. Plus que d'archéologie telle que nous l'entendons aujourd'hui, elle traite d'objets mobiliers médiévaux ou modernes, et en réalité plutôt d'histoire de l'art. La photographie d'Eugène Trutat rend compte de l'effort qui a été produit pour les mettre en valeur et du travail de composition autour des matériaux. Le bois, le métal et le tissu sont à l'honneur à travers les meubles, armures et tapisseries exposés, plaqués le long d'un mur orné de colonnes et arcs de pierre. L'alternance des matériaux est visiblement réfléchie, comme l'est la composition codée du buste d'armure entouré de lances. Sans doute faut-il voir dans cette image l'importance majeure accordée à l'artisanat des élites (ébénisterie, forge, tapisserie). La culture matérielle est un thème qui fonde la discipline archéologique et que l'on retrouve également dans la

seconde vue de l'exposition (Fig. 3 : 2), mais en arrière-plan, autour des outils lithiques (étagère à droite) et des éléments de parures (étagère gauche) préhistoriques. L'artefact, artisanal et archéologique, est mis en avant dans les deux cas. Pourtant, ces deux vues sont très différentes. De l'association du bois, du métal et du tissu, on passe à celle de la roche et du papier. Il s'agit toujours d'exposer des objets du quotidien façonnés par l'homme, mais ce sont des témoins cette fois plus ténus et plus humbles d'un passé ancien. Autour de ce dernier s'élaborent des réflexions et une véritable recherche que Trutat met parfaitement en exergue en ciblant, au premier plan de sa captation, l'exposition des productions intellectuelles, c'est-à-dire des publications scientifiques, et, au tout dernier plan, des panneaux d'explication et de classification. La photographie témoigne bien également de l'incarnation d'une discipline nouvelle par de grands savants locaux avec les portraits d'E. Cartailhac et H. Begouën déposés sur la table au premier plan et avec l'exposition de noms emblématiques sur le mur d'arrière-plan (Henri Martin, Paul Tournal, Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire, Jules Dumont d'Urville). On notera enfin, sur cette photographie, l'effet de profondeur obtenu par l'enchaînement des trois plans (publications, objets, panneaux), qui renvoie immanquablement à la notion essentielle, pour les géologues et archéologues, de « stratification ».

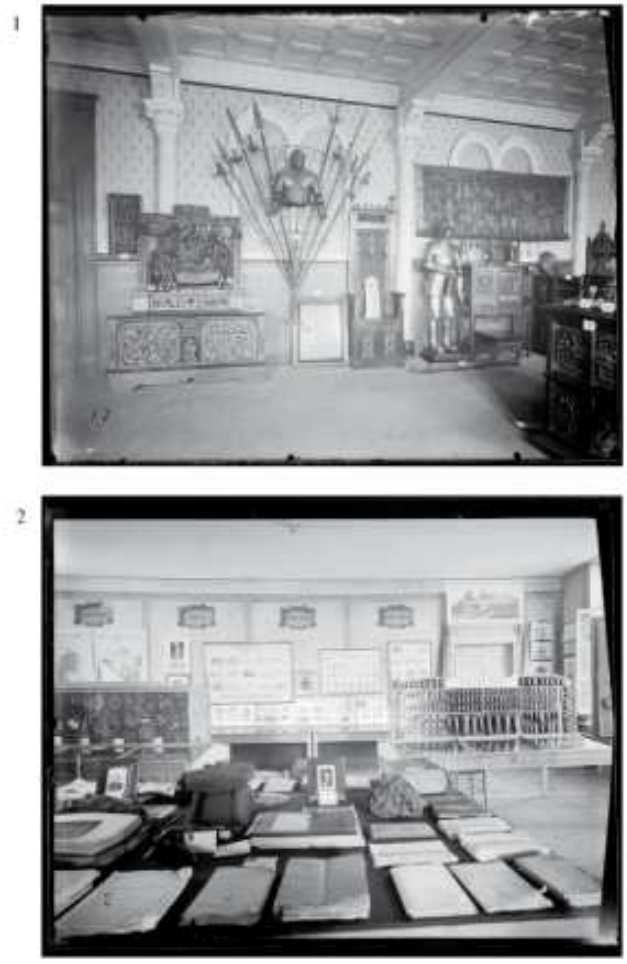


Fig. 3 : [Eugène Trutat ?], *Exposition internationale de la Société de Géographie de Toulouse : section archéologie*, 1884. Négatif sur verre, 18x24 cm/ Museum d'Histoire Naturelle de Toulouse, Pha.1824A.008 et 014.

2- … au sous-sol

En milieu urbain, outre le patrimoine bâti, une véritable attention est tout de même portée au sous-sol et aux vestiges révélés exceptionnellement par les travaux d'aménagement. Les textes anciens, dont certains proposent des descriptions détaillées de découvertes fortuites ou d'observations[3], en témoignent au moins dès le 18e siècle à Toulouse et la photographie illustre ces prémices d'archéologie de sauvetage dès la seconde moitié du 19e s.

Une photographie « patrimoniale » : la fouille du théâtre antique

A Toulouse, la plus ancienne photographie de fouilles urbaines connue à ce jour, a été prise entre 1869 et 1871 lors de la découverte du théâtre antique par Jacques-Jean Esquié, architecte (Fig. 4). Le percement de la rue de Metz pour la création d'un axe de circulation ouest-est, implique des travaux d'alignement qui mettent au jour, dans les sous-sols d'habitation des vestiges bien conservés (*cf* théâtre sur la Fig. 1). L'architecte va s'attacher à les interpréter et à les relever (Esquié 1871). Les descriptions textuelles, plans et dessins en coupe qu'il publie (Fig. 5) ont permis de localiser l'emplacement précis de la photographie, sous la « maison Jèze », actuellement au 1 rue de Metz. Bien qu'Esquié refuse à l'époque de voir un théâtre dans les structures fouillées et les identifie comme un réservoir attenant à l'aqueduc romain, il en donne une description suffisamment détaillée pour établir un parallèle exact avec la prise de vue.

[3] « Le Tombeau du Canal – On adecouvert sur les toises du canal qu'on êlargit du coté de St-êtienne, justement derriere les champs del'ancien seminaire de caraman ; un tombeau depierre commune, couvert al'antique en dos d'âne, sans marque ni inscription qui ait pu donner quelque connoissance deceque ce pouvoit être. il contenoit les os d'un cadavre en entier qu'on adispersé vilainement. bien des curieux y ont été [pour] levisiter, j'y ai été comme les autres, et aprés un mur examen de la piéce dont la couverture étoit d'une pierre rougeatre, et graveleuse, toutes nos conjectures sesont terminées adire, qu'il faloit que ceterrein fut, avant que le canal sefit, des jardins ou sefaisoient enterrer des huguenots riches, qui voulant se distinguer du commun sefaisoient deposer dans celieu dans des tombeaux differens du vulgaire dont atrouvé les ossemens ensevelis auprés de ceux cy confusement, et sans distinction… On dit, et il m'a été certifié, qu'on atrouvé dans cetombeau quelques medailles de cuivre antiques et romaines, je n'en ai pas veu on mapromis deme montrer quelqu'une d'icelles, j'en fairai le rapport si on me les fait voir ». (Barthes 1765-1773 : 177-178)

« On voit sur le côteau de l'Ardenne vis-à-vis Toulouse, au bas de la maison dite de la Régine, appartenant à M. de Saint-Félix, les restes d'un édifice de structure romaine. Il étoit composé de neuf galeries contiguës, voûtées, pavées en pierre de taille, & séparées l'une de l'autre par quatre arceaux. Il ne subsiste que deux de ces galeries. Ce bâtiment, situé auprès d'une belle fontaine, paroît avoir servi à des bains ; le nom de la Régine, que la maison a conservé, semble prouver qu'il y a eu autrefois en ce lieu, un palais appartenant à une Reine de Toulouse, ce qui remonteroit à un temps antérieur à la domination des Romains, dans cette province, ou au règne des Rois Visigoths ». (Bouniol de Montégut 1777 : 23-24)



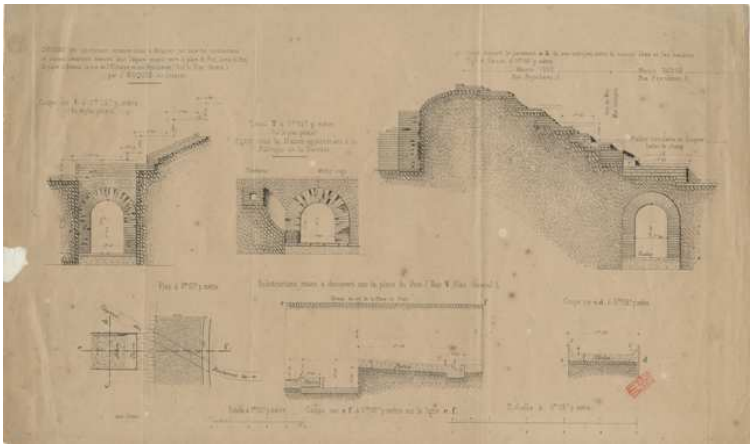


Fig. 4 : Anonyme, [*Toulouse : vue du théâtre antique fouillé par Jacques-Jean Esquié*], 1869-1871. Epreuve papier, 25x19,5 cm/ Musée Paul-Dupuy, CEE_008_4_92.
Fig. 5 : Jacques-Jean Esquié, Delor, *Dessins des substructions anciennes mises à découvert par suite des constructions et travaux récemment exécutés dans l'espace compris entre la place du pont, la rue du pont, la place d'Assézat, la rue de l'écharpe, et rue Peyrolière*, 1869-1871. Lithographie / Musée Paul-Dupuy, 50.65.8.

Par le caractère unique de son sujet, son ancienneté et son authenticité, l'épreuve papier, conservée au musée Paul-Dupuy suite à un dépôt de l'école des Beaux-Arts de Toulouse, constitue un véritable objet patrimonial. Repérée et identifiée en 2015, cette photographie unique vient compléter la documentation transmise par Esquié. Elle apporte une illustration probante et sensible des travaux de l'architecte ainsi que du contexte de son intervention. Contrairement aux relevés graphiques, les vestiges sont ici reconnectés à leur milieu de découverte. La présence d'une échelle, de planches et bastaings, de piliers de soutènement, nous renvoie à la réalité d'un chantier archéologique et à ses aspects techniques et humains. Comme bien souvent et malgré nous, la photographie laisse donc une impression de « vérité naturelle » amplifiée ici par le caractère unique du document et l'aspect figé du sujet dans son contexte. L'effet de réalisme est à attribuer aussi à une présence humaine sous-tendue dans les vestiges bien dégagés du théâtre et dans les contraintes évidentes du chantier, en sous-sol d'un bâtiment. Néanmoins, une analyse plus fine indique qu'il s'agit probablement d'une véritable photographie scientifique, archéologique. L'effort de cadrage pour mettre en évidence la relation entre les gradins du théâtre et la canalisation est en effet perceptible. On a aussi visiblement procédé à un nettoyage de l'ensemble des vestiges, donc du sujet principal, et sans doute cherché à masquer, en les groupant et en les couvrant d'un drap, des éléments de chantier, peut-être des outils, à l'entrée de la canalisation, en bas de la photographie. Le dépouillement général du sujet suggère qu'il a donc fait l'objet d'une préparation spécifique. Enfin l'échelle, au centre, pourrait tout à fait avoir été volontairement laissée pour indiquer la profondeur du sondage réalisé, au second plan de la photographie.
Ce document, qui est à envisager comme la première photographie archéologique connue pour Toulouse, incite définitivement à approfondir les recherches dans les collections photographiques sur des sites fouillés dans la seconde moitié du 19^{e} siècle.

Des photographies archéologiques dans un reportage sur les travaux urbains : le rempart antique

Quarante ans plus tard, en 1910, une série de photographies (Fig. 6), issues d'un reportage sur des travaux d'installation d'une canalisation, témoigne bien de la relation très forte qui existe entre les aménagements urbains et l'archéologie. Les archéologues, membres érudits de la Société archéologique du Midi de la France, savent que les excavations pratiquées dans le sous-sol pour enterrer des réseaux ou fonder de nouvelles infrastructures, sont susceptibles de faire apparaître des vestiges précieux pour la connaissance du passé toulousain. Place du Capitole, la pose d'une canalisation met ainsi à découvert des éléments du rempart antique (datés à l'époque du Bas-Empire, mais dont on sait aujourd'hui qu'ils ont été érigés au début du I^{er} s. ap. J.-C.). Jules Chalande écrit dans le Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France que des observations archéologiques ont pu être menées : « Nous avons suivi avec soin les travaux, et la municipalité a bien voulu faire pratiquer quelques fouilles pour nous permettre de mieux comprendre les constructions révélées par la tranchée » (Chalande 1913 : 57). S'ensuit une description textuelle des vestiges accompagnée d'un plan (Fig. 7). La redécouverte de clichés aux Archives municipales de Toulouse vient compléter ces données, et, de nouveau, cette reconnexion entre le texte et les images photographiques enrichit la valeur de l'information et la rattache visuellement à son contexte.



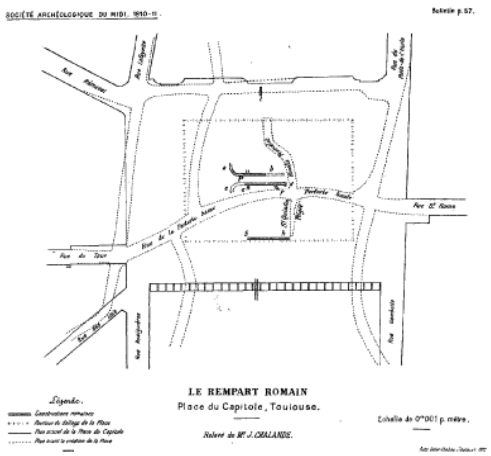


Fig. 6 : Luigi Fachinetti, [Toulouse] *Pose de canalisation d'égouts place du Capitole,* 1910. Epreuves papier, 11x16 cm / Archives municipales de Toulouse, 1Fi 234 à 254. Séries de 7 clichés pour un reportage.
A gauche : avancée des travaux.
A droite : les vestiges archéologiques du rempart antique (arrachement, tour, amorce).
Fig. 7 : Relevé de Jules Chalande sur les vestiges du rempart romain, découverts place du Capitole à Toulouse en 1910. Extrait de : Chalande 1913 : 57.

L'ensemble de la série est attribuée à un photographe engagé par la Ville de Toulouse pour illustrer l'avancée des travaux. Quatre photographies (Fig. 6, à gauche) rendent compte du contexte dans lequel a pu s'opérer l'intervention des archéologues et d'une probable co-activité avec les ouvriers de la ville. Elles rappellent directement la dépendance prégnante entre les aménagements et les découvertes archéologiques. Les premières et dernières vues, prises sous des angles équivalents mais à des étapes différentes, montrent (en bas à droite) un élément du rempart arraché. Il se dégage de ces visuels une fragilité du vestige, qui n'est qu'un sujet annexe aux travaux sur l'égout et qui gît dans un milieu ouvert, soumis aux interventions humaines. Trois autres photographies (Fig. 6, à droite) ciblent par contre très précisément les vestiges du rempart et laissent supposer qu'elles ont pu être réalisées à la demande des membres de la SAMF, comme preuve et illustration de leurs interprétations, sans toutefois qu'elles aient été publiées. Les vestiges ont cette fois encore fait l'objet d'une préparation, d'un nettoyage, et les plans rapprochés indiquent bien qu'ils sont les sujets principaux. Ces photographies archéologiques ne manquent toutefois pas de rappeler, par la présence de la canalisation au premier plan et les difficultés perceptibles d'accès aux maçonneries, le caractère fortuit de la découverte et l'urgence de l'intervention.
Après plus de cent ans, ce sont donc des vestiges aujourd'hui détruits, effacés, ainsi que leur état de conservation au moment de la fouille qui « réapparaissent » à travers ces documents d'archives, pour de nouvelles approches.

L'archéologie des architectes : l'exemple de la fouille du rempart antique à l'Institut Catholique

C'est de nouveau un architecte qui entreprend, à partir de 1933, des investigations archéologiques sur des vestiges antiques, à l'Institut Catholique de Toulouse (*cf* Fig. 1). Pierre Fort, lors des travaux de reconstruction dont il a la responsabilité à l'Institut, observe en effet une portion du rempart dit « tardif » car estimé du Bas-Empire, parfois conservé dans cette partie de la ville sur 4 m de hauteur. Il consacre plusieurs années à son étude et met au jour des blocs architecturaux, en remploi dans les fondations du rempart. A partir de 1945 et jusqu'au tout début des années 1950, il s'attache à les dégager. Ces blocs sont attribués à des monuments funéraires du Haut-Empire, provenant d'une nécropole voisine et « parmi les morceaux remployés, se trouvent des fragments de fûts de colonne, de pierres taillées de grand appareil, des chapiteaux de pilastres, des fragments de balustrade ou d'entablement, des fragments de statues, des corbeaux avec volutes terminées par une tête de femme […] » (Labrousse 1947 : 469). Une série comprenant au moins neuf négatifs sur verre rend compte des travaux de Pierre Fort et illustre ses découvertes. Les blocs architecturaux y sont contextualisés, et les modalités de leur dégagement nous sont révélées. Une photographie montre nettement le travail de sape sur le mur d'enceinte qui a été réalisé pour les détourer et un petit monticule de pierre, au premier plan, semble évoquer directement le récit de cette fouille (Fig. 8). Ces documents sont issus des archives photographiques d'un archéologue toulousain, l'abbé Georges Baccrabère (1920-2007), à qui ils ont été légués et qui sont conservés aujourd'hui par le musée Saint-Raymond. L'un d'entre eux, un tirage papier, constitue le portrait *in situ* de l'architecte-archéologue (Fig. 9). C'est dans l'état actuel de cette recherche, la plus ancienne photographie qui, pour les fouilles urbaines, donne à voir un acteur direct de l'archéologie, au travail sur le terrain. Pierre Fort est photographié à l'œuvre, dans un sondage à l'aplomb du mur antique. Il existe un contraste aujourd'hui marquant entre sa tenue vestimentaire et son activité manuelle. Par ailleurs l'homme, pris en vue plongeante, et bien qu'en position centrale, paraît totalement imbriqué dans son environnement direct, dans sa fouille archéologique, au point qu'il se dégage du document un sentiment d'insécurité.

P. Fort œuvre en effet dans un sondage particulièrement étroit, à l'aplomb direct du mur en mauvais état, et entouré de planches et gravats. C'est aussi une approche solitaire de la recherche archéologique qui transparaît, et qui contraste totalement avec les photographies des années 1960, marquées par la présence humaine et le travail d'équipe.





Fig. 8 : Attribué à Pierre Fort, [*Institut Catholique de Toulouse : fouilles des fondations du rempart antique*], 1945-1950. Négatif sur plaque de verre, 10x8,5 cm / Musée Saint-Raymond – Fonds Baccrabère, Inv.baccrabère_nc_63.
Fig. 9 : Saltel, [*Pierre Fort fouillant à l'Institut Catholique de Toulouse*], vers 1946. Epreuve papier, 18x24 cm / Musée Saint-Raymond – Fonds Baccrabère, Inv.baccrabère_nc_36.

Les architectes jouent ainsi à Toulouse, mais dans les villes en général, un rôle important pour la recherche archéologique jusqu'au milieu du 20^{e} s. Jacques-Jean Esquié, architecte du département et Conservateur des édifices diocésains de Toulouse, et Pierre Fort sont pour Toulouse des exemples marquants. Ils s'intéressent bien entendu de par leurs fonctions au patrimoine bâti, à l'architecture ancienne, comme nous l'indiquent par exemple les publications de J.-J. Esquié sur les Cordeliers (Esquié 1876), sur l'église Saint-Saturnin (Esquié 1881) ou encore les analyses de P. Fort sur les modalités de construction du rempart antique, reprises par M. Labrousse (Labrousse 1947, 1949 et 1951). Mais, tout comme les travaux d'aménagement, leurs interventions les mènent à intervenir sur le sous-sol, à découvrir puis étudier les vestiges mis au jour. Entre fondations et élévations, les architectes s'engagent ainsi parfois dans de véritables opérations archéologiques, mettant en œuvre leurs techniques graphiques mais aussi la photographie pour documenter leurs recherches. Ainsi par exemple, le directeur des Antiquités historiques Michel Labrousse, note-t-il dans les Informations par circonscription de la revue Gallia, en 1947, qu'« au cours de travaux exécutés dans les caves de l'immeuble 18, rue de Metz, M. Fort a retrouvé quelques vestiges d'édifices romains qui devaient avoisiner le théâtre et le pont sur la Garonne. A 3 m 50, en contre-bas de la rue actuelle, une aire de béton rose (chaux et débris de briques), couvrant encore une longueur d'une dizaine de mètres, portait une mosaïque faite de petits cubes blancs et noirs de 0 m. 01 de côté et aujourd'hui presque entièrement détruite. […], cette découverte, au cours de laquelle M. Fort a levé un plan très précis de la cave, mérite d'être signalée » (Labrousse 1947 : 471). Il indique également en 1949 que les recherches de l'architecte P. Fort le poussent à étudier d'autres portions du rempart antique en élévation, notamment celle de l'hôpital Larrey (Labrousse 1949 : 133).

Cette recherche dans les fonds photographiques toulousains illustre bien à quel point il est important d'explorer des sources variées pour aborder une discipline archéologique encore en construction au milieu du 20e s. Dès ses prémices, l'archéologie se forge autour de disciplines multiples (architecture, géologie, naturalisme, histoire de l'art, archivistique, ethnologie, etc..) qui vont contribuer à la mise en place de ses fondements méthodologiques. Ce sont aussi, de fait, des personnalités aux profils variés qui la développent, avant une professionnalisation progressive dans la seconde moitié du 20e s. Une photographie datée de 1907 rassemble de nombreux membres de la Société archéologique du Midi de la France (Fig. 10). Ils sont chercheur, professeur, archiviste, architecte, avocat, prélat, colonel, médecin, ingénieur, comte, marquis, comme nous le révèle le tableau des membres de la société. L'archéologie est pour eux une passion ou un passe-temps qu'ils peuvent exercer grâce à une condition sociale aisée. Certains, comme Emile Cartailhac, ont cependant déjà une approche très scientifique de leur discipline et se distinguent par une production scientifique marquante.



Fig. 10 : Anonyme, *Jubilé de J. de Lahondès et de Roschach*, mars 1907. Epreuve papier de Félix Régnault, 24x30 cm / Musée Paul-Dupuy – Dépôt de la Société archéologique du Midi de la France, D.67.3.1612.
De gauche à droite, en partant du bas :
1 : A. de Puybusque, 2 : Saint-Raymond, 3 : Lécrivain, 4 : H. Rachou, 5 : E. Delorme, 6 : E. Privat, 7 : E. Cartailhac, 8 : F. Régnault, 9 : R. Pontnau, 10 : E. Lapierre, 11 : Pierre (chauffeur ?), 12 : L. Joulin, 13 : Roschach, 14 : P. Batiffol, 15 : Champreux d'Altembourg, 16 : G. Depeyre, 17 : R. du Faur de Pibrac, 18 : P. Maria, 19 : Pasquier, 20 : Delonde (?), 21 : Desazars de Montgailhard, 22 : de Lahondès, 23 : L. Deloume, 24 : C. Barrière-Flavy, 25 : Jeanroy, 26 : Begouen, 27 : Durrbach, 28 : Mérimée, 29 : Romestin, 30 : Plassard, 31 : A. Deloume, 32 : De Bourdès, 33 : Delort, 34 : Tachard.

III- Focus sur un vestige antique en élévation : l'amphithéâtre de Purpan-Ancely

L'intérêt d'une recherche systématique dans les archives photographiques et de puiser dans des sources multiples réside dans la constitution de dossiers thématiques, de séries cohérentes à la manière des albums de collectionneur. L'image permet alors de visualiser l'historique d'un site ou d'un vestige mais surtout d'étudier le regard qui est porté sur lui, dans la durée.

L'amphithéâtre de Purpan-Ancely est, avec les remparts, un des rares édifices antiques encore en élévation dans la commune de Toulouse et dont les soubassements sont presque complets. Il se trouve à 3,5 km au nord-ouest du centre ville, de l'autre côté de la Garonne, dans ce qui est interprété comme une agglomération secondaire antique comprenant des habitations, au moins deux thermes, un marché, une fontaine et peut-être un temple. L'édifice faisait ainsi partie d'un ensemble cohérent dont la fonction autour du culte et du loisir a pu être spécifique et complémentaire de la ville de *Tolosa*. Construit sous l'empereur Claude dans les années 50, il est agrandi dans le courant du 3^{e} s. et utilisé au moins jusqu'au milieu du 4^{e} s. Il s'agit d'une construction aux vestiges modestes dont les fondations emploient les matériaux locaux (brique, pierre et galet). Il est constitué d'une « arène, en forme d'amande plutôt que d'ellipse, de 62 x 46 mètres […] ; d'une *cavea* de 15 m de largeur […] ; des accès aux gradins, les vomitoires, au nombre de 25 » (Rico 2015 : 176-177).

Ruiné et en mauvais état, l'amphithéâtre est resté visible dans le paysage. Il est décrit au moins dès 1559 et représenté sur les plans anciens. Le site a été fouillé et relevé en 1878 par Théodore de Sevin, un notable toulousain, membre de la Société archéologique du Midi de la France et dont le beau-père était propriétaire des lieux (Fig. 11). Il ne sera réétudié que presque un siècle plus tard, en 1961-1962 par Michel Labrousse, professeur à l'Université et directeur des Antiquités historiques de Midi-Pyrénées, avec l'architecte des Monuments Historiques Sylvain Stym-Popper, puis entre 1984 et 1990 par une équipe de l'Université du Mirail (actuel laboratoire TRACES).

L'attention portée au monument est perceptible à travers les archives photographiques, dans lesquelles ses représentations varient selon la destination du cliché. Ainsi Eugène Trutat, porté par un regard scientifique et sans doute contraint par des aspects techniques, s'intéresse-t-il principalement à des éléments architecturaux de l'amphithéâtre, qu'il documente par des plans rapprochés (Fig. 2 : 3 et 4). Au début du 20^{e} s., ce sont essentiellement des cartes postales qui nous sont parvenues (Fig. 12). En noir et blanc puis en couleur, elles offrent une image dénudée d'un monument en ruine dans un paysage agricole péri-urbain, peu arboré. Les cadrages sont tels qu'ils présentent l'environnement récent du site antique. Il est probable qu'un jeu visuel sur les époques et le temps qui passe (la ruine antique devant les champs, routes et habitation en arrière-plan) ait été mis en œuvre, perpétuant à travers la photographie une vision picturale des ruines. La pose récurrente de promeneurs sur ces documents (Fig. 2 : 3, et Fig. 12 : 1) est notable. Cette présence humaine associée aux ruines, donne non seulement l'échelle des vestiges, mais les anime, les rend accessibles, et leur donne enfin un caractère quasi romantique. Elle les associe du moins à une population locale, ici celle du citadin, dont la tenue vestimentaire plus ou moins élégante rappelle le rang social. Peut-être faut-il voir de nouveau dans cette présence, au-delà de la simple humanisation d'un lieu, la représentation d'une véritable imbrication, en cette fin du 19^{e} et début du 20^{e} s., entre les disciplines de l'archéologie et de l'ethnologie. Visiter un site est aussi l'occasion de découvrir des populations locales, au moins de les associer au patrimoine ancien.

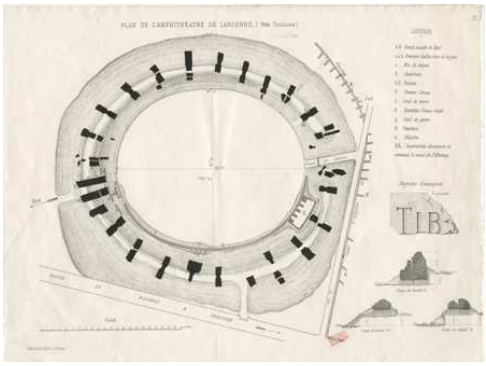


Fig. 11 : Théodore de Sevin, *Plan de l'amphithéâtre de Lardenne*, 1878. Lithographie d'après dessin / Musée Paul-Dupuy, 60.119.59.
On ne connaît à ce jour des fouilles de Sevin que les lithographies qu'il a publiées. Le soin apporté aux relevés peut être souligné ainsi que la volonté de représenter l'édifice dans sa globalité, à travers l'élaboration d'un plan général.



Fig. 12 : L'amphithéâtre de Purpan-Ancely

1 : Henri Jansou, édité en carte postale par Labouche Frères, *98. Toulouse : les ruines des anciennes arènes romaines*, 1900-1905. Epreuve papier, 9x14 cm / Archives départementales de la Haute-Garonne, 26Fi 31555 TP 3012.
2 : Carte postale éditée par BTA, *Toulouse pittoresque. Ruines des Arènes Romaines*, vers 1900-1905. Impression photomécanique, 9x14 cm / Source : internet.
3 : Carte postale éditée par Labouche Frères, *Paysages toulousains. 17 - Ruines du Cirque Romain à Blagnac*, avant 1915, Impression photomécanique, 9x14 cm / Archives municipales de Toulouse, 9Fi 6457.
4 : Carte postale éditée par Combier, *Blagnac - Vestiges des Arènes Romaines et Route de Purpan*, début 20^{e} s. Impression photomécanique / Source : internet.

Après la seconde guerre, les clichés de l'amphithéâtre vont devenir évidemment plus nombreux et plus systématiques en raison de la diffusion de la pratique photographique. Ils documentent l'ensemble des vestiges du monument, notamment en 1961 à l'occasion de nouvelle fouilles archéologiques pratiquées par l'architecte des Monuments Historiques Sylvain Stym-Popper. Ils relèvent souvent de points de vue identiques à ceux de la fin du 19^{e} s. ou du début du 20^{e} s., autour des principaux éléments architecturaux, toujours pris dans la

végétation. Par contre, des vues plus larges de l'édifice sont réalisées et l'on cherche visiblement à l'enregistrer dans son intégralité, en bénéficiant de moyens techniques nouveaux. La photographie aérienne donne à ce propos des résultats particulièrement intéressants pour l'archéologie. L'Institut Géographique National, anciennement Service Géographique des Armées (1887-1940), photographie l'amphithéâtre au moins dès 1924, lors de ses missions de couverture photographique aérienne de la France. Il existe ainsi tout une série de clichés aériens qui documentent l'état et l'environnement de l'édifice au cours du 20e s. (Fig. 13 : 1). Mais les premières photographies aériennes du site même dateraient seulement de 1975, réalisées par le célèbre photographe toulousain Jean Dieuzaide. Ce dernier a pu faire ses clichés à destination des archéologues, avec lesquels il travaille régulièrement, mais il l'a fait quoiqu'il en soit avec une recherche esthétique évidente (Fig. 13 : 2). Le regard nouveau qu'il porte sur le monument et son nouvel environnement sera d'ailleurs repris plus tard par les archéologues eux-mêmes.



Fig. 13 :
1 : IGN, *Mission CCF0A-1301_1924_CAF_A-130_0024*, Cliché n°24. Photographie argentique, 25/11/1924.
2 : Jean Dieuzaide, [*Les arènes romaines]*, années 1970. Epreuve papier, 18x24 cm / Archives Municipales de Toulouse, 2Fi2312.

A travers cette série de photographies, transparaissent une évolution du regard porté sur un monument marqueur du paysage, ainsi que la place qui lui est accordée en tant qu'élément du patrimoine commun. Entre photographie de détail et vue aérienne, grâce aux avancées techniques et technologiques, un détachement progressif avec le vestige lui-même s'opère et va de pair, grâce aux interventions archéologiques, avec une connaissance de plus en plus fine et détaillée de l'édifice. Aujourd'hui confiné dans un espace densément aménagé, l'amphithéâtre a perdu son rôle de repère, mais on peut supposer que c'est de nouveau

l'image, via une reconstitution numérique par exemple, qui sera un jour à même de lui redonner de sa splendeur et la place qu'il doit tenir en tant qu'élément structurant de notre passé commun.

Conclusion

Cette fouille dans les archives photographiques toulousaines s'est avérée particulièrement positive. Elle a permis la redécouverte et parfois l'identification de documents inédits ou oubliés, remettant en lumière des vestiges ré-enfouis ou définitivement détruits. La place de la photographie ancienne dans la recherche archéologique actuelle est primordiale, à la fois parce qu'elle incite à redécouvrir des vestiges connus, mais qui seront réintégrés dans leur contexte, et parce qu'elle est susceptible de révéler de nouvelles données.
C'est aussi, à travers une approche chronologique, la question cruciale de la représentation et de la définition même de la discipline archéologique qui se pose. Les progrès techniques de la photographie vont de pair et s'entrecroisent avec les avancées de l'archéologie. Ces évolutions concomitantes ont un aboutissement commun : l'appropriation progressive, par les individus puis par les scientifiques, aussi bien de l'outil photographique que de leur domaine d'étude.
Enfin, ce travail sur les images fabriquées par le passé ne manque pas de nous rappeler quel rôle est le nôtre dans la préservation et la conservation de celles que nous produisons aujourd'hui à profusion. L'évolution des supports photographiques et la révolution numérique engendrent des questionnements majeurs sur les modalités de conservation à long terme mais aussi d'identification, de tri et de communication des clichés.

Après Toulouse, un programme similaire sur la ville de Tours est actuellement mené[4]. De nouvelles problématiques se dégagent, spécifiques à ce territoire, apportant une vision nouvelle pour des recherches à plus grande échelle et des comparaisons entre photographies anciennes d'archéologie en zone urbaine.

Bibliographie

Barthès 1765-1773
BARTHES Pierre, *Les heures perdues* : manuscrit vol. 6, Toulouse, Bibliothèque municipale de Toulouse, Ms 704, 205 p.

Bordes 2011
BORDES François, Repères bibliographiques, *in* François BORDES, Marie-Dominique LABAILS, *Eugène Trutat : savant et photographe* [catalogue d'exposition], Toulouse, Muséum de Toulouse, 2011, p. 18-21.

Bouniol de Montégut 1777
BOUNIOL DE MONTEGUT A.-F., Recherches sur les Antiquités de Toulouse, *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse*, tome 1, 1777.

[4] Le programme Rita (Recherches en images : Tours archéologique) a été initié en 2014 par Emilie Trébuchet. Il est coordonné avec Nicolas Fouillet. C'est un programme du laboratoire Archéologie et Territoires de Tours (UMR 7324 Citeres-LAT) et de l'Inrap.

Chalande 1913
CHALANDE Jules, Le rempart romain à la place du Capitole [Séance de mars 1910], *Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France*, n°40-41, 1913, p. 57-62.
Séances de novembre 1909 à juillet 1912

Claria 2014
CLARIA Jean-Pierre, *La Garonne et ses affluents : rapport de prospection inventaire n°70/2014*, [Toulouse], Association pour la recherche archéologique et historique du cours supérieur de la Garonne et de ses affluents, 2014, 77 p.

Darin 1988
DARIN Michaël, *Les grandes percées urbaines du XIXe siècle : quatre villes de province*, *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 43e année, n° 2, 1988, p. 477-505.

Duranthon, Ripoll 2008
DURANTHON Francis, RIPOLL Frédéric, Documents photographiques inédits d'Eugène Trutat sur l'exploitation des phosphorites du Quercy, *Journées AFK/AGSO/CFH 11, 12, 13 et 14 septembre 2008 - Excursions en Quercy - Livret-Guide*, p. 93-104.

Esquié 1871
ESQUIE Jacques-Jean, Notes sur les constructions anciennes récemment mises à découvert dans la ville de Toulouse : lu dans la séance du 30 mars 1871, *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse*, Toulouse, 7e série, tome III, 1871 : 303-321.

Esquié 1876
ESQUIE Jacques-Jean, L'église et le monastère des Cordeliers, *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse*, Toulouse, 7e série, tome VIII, 1876 : 371-399.

Esquié 1881
ESQUIE Jacques-Jean, Note sur les travaux de restauration récemment exécutés à l'église Saint-Saturnin, à Toulouse, *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse*, Toulouse, 8e série, tome III, 1881 : 293-300.

Gardes 2015
GARDES Philippe, Tolosa (cité des Tolosates) et Auch / Elimberris (cité des Ausques). Des centres de pouvoir indigènes aux capitales romaines, *in* REDDE Michel et VAN ANDRINGA William (dir.), *Gallia* 72/1 : *Archéologie des Gaules : la naissance des capitales de cités en Gaule Chevelue*, Paris, CNRS Editions, 2015, p 35-51.

Labrousse 1947
LABROUSSE Michel, Xe Circonscription, *in Gallia*, tome 5, fascicule 2, 1947 : 469-477.

Labrousse 1949
LABROUSSE Michel, Xe Circonscription, *in Gallia*, tome 7, fascicule 1, 1949 : 132-140.

Labrousse 1951
LABROUSSE Michel, Xe Circonscription, *in Gallia*, tome 9, fascicule 1, 1951 : 127.

Rico 2015
RICO Christian, L'arène et le campus, *in* Pailler Jean-Marie (dir.), *Toulouse : naissance d'une ville*, Portet-sur-Garonne, Editions Midi-Pyrénées, 2015 : 176-184.

Schnapp 1982
SCHNAPP Alain, Archéologie et tradition académique en Europe aux XVIIIe et XIXe siècles, *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 37e année, n° 5-6, 1982 : 760-777.

Trébuchet, Jacquet 2015
TREBUCHET Emilie, JACQUET Claudine, *Dans l'œil du viseur. La photo révèle l'archéo* : catalogue de l'exposition présentée au musée Saint-Raymond, musée des Antiques (Toulouse, 14 mai - 20 septembre 2015), Toulouse, musée Saint-Raymond, 2015, 120 p.

Trébuchet 2011
TREBUCHET Emilie, *L'archéologie en photographies. Réflexions sur l'exemple toulousain : 1852-1971* : mémoire de Master 2 « Archives et Images », Toulouse : Université du Mirail, 2011, 96 et 83 p. (vol. 1 : Rapport de recherche de documents ; vol. 2 : Mémoire).

Trutat 1879
TRUTAT Eugène, *La photographie appliquée à l'archéologie, reproduction des monuments, œuvres d'art, mobilier, inscriptions, manuscrits*, Paris, Gauthier-Villars, 1879, 135 p-5 p. d'épreuves.